

Réjane Roure (dir.)

## Contacts et acculturations en Méditerranée occidentale Hommages à Michel Bats

Publications du Centre Camille Jullian

---

# Le site de Marseilleveyre entre Grecs et indigènes. État de la question, recherches récentes et nouvelles approches

Sophie Bouffier, Loup Bernard et Delphine Isoardi

---

DOI : 10.4000/books.pccj.1902

Éditeur : Publications du Centre Camille Jullian

Lieu d'édition : Aix-en-Provence

Année d'édition : 2015

Date de mise en ligne : 6 avril 2020

Collection : Bibliothèque d'archéologie méditerranéenne et africaine

ISBN électronique : 9782491788049



<http://books.openedition.org>

### Référence électronique

BOUFFIER, Sophie ; BERNARD, Loup ; et ISOARDI, Delphine. *Le site de Marseilleveyre entre Grecs et indigènes. État de la question, recherches récentes et nouvelles approches* In : *Contacts et acculturations en Méditerranée occidentale : Hommages à Michel Bats* [en ligne]. Aix-en-Provence : Publications du Centre Camille Jullian, 2015 (généré le 08 avril 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pccj/1902>>. ISBN : 9782491788049. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pccj.1902>.

---

# **Le site de Marseilleyre entre Grecs et indigènes**

## **État de la question, recherches récentes**

### **et nouvelles approches**

#### **Sophie Bouffier**

Professeur, Aix Marseille Université, CNRS, Ministère de la Culture et de la Communication,  
CCJ UMR 7299, 13094, Aix en Provence, France

#### **Loup Bernard**

Maître de Conférences, Université de Strasbourg, UMR7044, MISHA

#### **Delphine Isoardi**

CR CNRS, Aix Marseille Université, CNRS, Ministère de la Culture et de la Communication,  
CCJ UMR 7299, 13094, Aix en Provence, France

#### **Résumé**

L'article dresse le bilan d'une recherche collective sur le site de Marseilleyre, localisé au sud du bassin territorial de Marseille grecque, dans un massif connu pour l'occupation antique d'un certain nombre de ses grottes. D'abord identifié comme un oppidum celto-ligure par les publications anciennes, il a fait l'objet de nouvelles recherches depuis 2008 dans le cadre d'un programme collectif de recherches sur l'ensemble du massif. Dans l'état actuel de la recherche, cet habitat au faciès celto-ligure a révélé une occupation en réalité limitée, à la fois par la chronologie, – entre la première moitié et le troisième quart du VI<sup>e</sup> s. av. J.-C. – et par l'extension topographique.

**Mots-clés :** Grecs, indigènes, Territoire, Marseille, grottes, céramique

#### **Abstract**

This paper presents the results of a collective research on Marseilleyre site, located at south of territorial basin of Greek Marseille, in the homonymous hills, where some caves have been occupied during Antiquity. First identified as a Celtic-Ligurian oppidum by former publications, it has been the subject of new research since 2008 as part of a collective research program on the whole hills. In the present state of research, this Celtic-Ligurian settlement revealed a limited occupation, both for its chronology, between the first half and the third quarter of the sixth century a.C., and its topographic extension.

**Keywords:** native populations, territory, Marseille, caves, ceramics

Situé dans le quartier de Sormiou, au sud du bassin marseillais, le site de Marseilleveyre occupe les replats de falaises calcaires, en aval des sommets de Marseilleveyre et de l'Homme Mort, entre le vallon des Trois Gancets à l'ouest, le col de la Sablière au nord, les sablières et le Vallon de la Jarre à l'est, le Vallon de l'Homme mort au sud. Il présente ainsi un vaste plateau orienté est-ouest, délimité au nord, à l'est et à l'ouest par une falaise, tandis que sa partie sud est surmontée par deux sommets. Installé à une cote qui oscille entre 190 et 220 m, il offre un panorama étendu à la fois sur la mer, Marseille et la plaine de l'Huveaune et domine les terres agricoles de Bonneveine et de la Pointe Rouge. Fermant la rade de Marseille au sud, le site de Marseilleveyre apparaît à la fois comme une limite et comme un point de carrefour entre la plaine de Marseille et l'intérieur des collines, apparemment fréquenté depuis le Néolithique. Trois sources pouvaient approvisionner le site en eau : la fontaine de Voire dans le Vallon de l'Homme mort au sud-est du site, le Puits du Lierre au sud, la source du vallon des Trois Gancets, à l'ouest.

### État de la question : historique des recherches sur le site et dans le secteur

#### Le site de Marseilleveyre<sup>1</sup>

Il est évoqué pour la première fois par Isidore Gilles en 1876 qui mentionne trois groupes d'habitats dans le massif de Marseilleveyre dont celui qui nous intéresse aujourd'hui. Il le localise dans le vallon de la Font de Voire et y relève de très nombreux vestiges de murs, qu'il interprète comme des habitations et des fortifications, des restes de « poteries celtiques indigènes modelées », des fragments de meules en basalte de Beaulieu et un fragment en granit rouge. En revanche, il n'y voit pas de céramique grecque, « ce qui tendrait à prouver que la population a été immédiatement chassée ou absorbée par les Marseillais. » (Gilles 1876, p. 11-12). En 1929, Michel Clerc reconnaît logiquement des murs de terrasse dans les structures décrites par Isidore Gilles, tout en réaffirmant la présence de populations indigènes dans le massif (Clerc 1927-29, p. 38-39). Pour Georges Daumas, en 1934, ce mobilier marquait non pas l'oppidum, mais le lieu et le chemin de ravitaillement à l'eau de la source de Font-de-Voire, qui était la plus proche du site (Daumas 1934 ; 1936). Il est le premier à utiliser le terme d'oppidum pour cet habitat tout en précisant que « le terme est trop pompeux pour la station qui nous

occupe » (Daumas 1934, p. 85). Il l'intègre toutefois dans un système d'oppida que les populations locales auraient constitué sur les collines du Rove, de la Nerthe, de l'Etoile et d'une partie du Garlaban, au nord et à l'est de Marseille. « L'oppidum de Marseilleveyre, au sud, complétait ainsi ce système stratégique qui encerclait tout le territoire phocéen » (Daumas 1934, p. 85). Ses recherches sur le site sont limitées. Il confirme la présence de céramique commune indigène, fragments de petits vases plutôt que de grands dolia, débris de meules et molettes à main en basalte, mais ne relève « aucune apparence de murailles en pierres sèches, nulle trace artificielle de retranchement » (Daumas 1934, p. 90). Il en conclut que l'habitat devait être constitué de huttes ou de cabanes. Ses observations sont confirmées par Paul Agostini (1967). À partir de 1970, à la suite d'incendies de forêts qui ont mis à nu le plateau, un amateur passionné d'archéologie, Jean-Louis Garnier, sillonne le site pendant une trentaine d'années, et cherche à attirer l'attention des autorités archéologiques sur les détériorations variées qu'il subit. Lui aussi qualifie le site d'oppidum car il relève, outre la céramique, des fragments de meules et des galets assimilés à des balles de fronde, un alignement de blocs dans la partie sud-ouest du site, interprété comme un rempart, et dans la partie nord-est, une abondance de murets et tas de pierre qu'il assimile à des fonds de cabanes (Garnier 2000). Après des prospections en 1985 et 1991, Lucien-François Gantès parvient aux mêmes conclusions. Il décrit « de multiples constructions, isolées les unes des autres (tous les 75 m) et implantées au point le plus haut du site (à 222 m d'altitude), dans un espace limité (long. 250 m ; larg. 200 m) », soit environ trois maisons si l'on fait le calcul. Il ajoute : « au nord-est du site, entre la falaise nord et un mur de clôture, ont été observés les vestiges d'un bâtiment (8 m x 5 m ; haut. conservée : 0,40 m). Les murs, orientés nord-ouest/sud-est et nord-est/sud-ouest, sont formés de gros blocs (0,63-0,40 x 0,45-0,35 x 0,40-0,20 m) posés de chant, en calcaire brut. Ils délimitent une surface relativement plane où le rocher affleure par endroits » (Gantès, Rothé 2005, p. 686).

En ce qui concerne le mobilier récolté lors de ces ramassages, d'après les données publiées prenant en compte une centaine de tessons, les importations sont très largement majoritaires, la CNT ne représentant que 10 % des tessons et les céramiques de Marseille à peine 2 % des fragments mentionnés par les auteurs. Les conditions taphonomiques expliquent en partie la surreprésentation du mobilier d'importation en général, et amphorique en particulier pour les assemblages de surface, la céramique non tournée se délitant plus facilement. Les formes et provenances reconnues mettent en lumière la grande majorité d'amphore étrusque, plus

1 Gantès, Rothé 2005.

de 75%, le reste du mobilier se répartissant en amphore phénico-punique (5 %), amphore corinthienne A (3 %), et des résidus variés (1 % d'amphore laconienne, 1 % d'amphore de Milet, 1 % d'amphore massaliète et quelques pâtes claires et tessons indéterminés). Le profil de ce mobilier a permis à L.-Fr. Gantès de dater l'occupation du site dans le courant du VI<sup>e</sup> s. av. J.-C. sans poser toutefois de terminus de fondation ou d'abandon.

À partir de 2007, dans le cadre d'un Projet Collectif de Recherches sur *L'occupation du bassin de Marseille de la Préhistoire à l'époque moderne*, mis en place au Centre Camille Jullian, avec la collaboration de l'Atelier du Patrimoine de Marseille, nous sommes intervenus sur le site d'abord par le biais de prospections. Notre intervention devait permettre de caler la chronologie du site et d'enrichir la réflexion sur l'occupation de ce secteur, ainsi que sur toute la ligne de crête qui domine la plaine marseillaise au sud. Les campagnes de prospections menées en 2007 et 2009 permirent de collecter un mobilier dont le faciès confirmait les ramassages antérieurs mais ont également constaté l'absence presque générale des structures mentionnées par nos prédécesseurs, à l'exception de la ligne rocheuse interprétée comme un probable mur de fortification, mais qui ne se prolongeait pas au-delà de la dite poterne (en dernier lieu, Collin Bouffier 2009).

## Les grottes

Dans le massif de Marseilleveyre, la recherche a identifié depuis longtemps des grottes dont certaines ont été sondées à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> s. Une réflexion sur l'occupation du massif et les relations des différentes communautés entre elles impose de chercher les liens qu'elles ont pu avoir avec l'établissement. Ces grottes ont fait l'objet d'un bilan complet, dressé par Anne-Lise Marsolat en 2005, dans le cadre d'un mémoire de DEA (Marsolat 2005). Dans la falaise orientale du site, en amont de la Sablière, la grotte dite funéraire a été pillée avant d'être fouillée par Bruno Bizot en 2010. La grotte Rolland<sup>2</sup>, à l'ouest du vallon des Trois Gancets, n'a livré aucun mobilier postérieur au Néolithique et ne peut donc être mise en relation avec le site. En revanche dans le cirque du Puits du Lierre, cinq grottes forment

un ensemble assez cohérent : la grotte n°1 du puits du Lierre, ou grotte de l'Argile, la grotte n°2 du Puits du Lierre, la grotte du Pin, la grotte du Draïou et la grotte de l'Abreuvoir. Fouillées par Henri Bout de Charlemont entre 1910 et 1914, elles offrent un profil comparable avec un mobilier essentiellement en pâte claire de fabrication massaliète, vases de banquet (olpès, oinochoès, coupes et cratériscues), hydries et lampes, parfois miniaturisés (Bout de Charlemont, 1913, 1913(1912), 1912a, 1912b ; Vasseur 1914, p. 176). La grotte de l'Argile a en outre fourni deux figurines de terre cuite : une tête masculine barbue que l'on a pu rapprocher de celle d'un silène ou d'un Bes, une tête féminine à coiffure en couronne. Si l'occupation de certaines de ces grottes est attestée au Néolithique, elles ont surtout été fréquentées entre le VI<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> / II<sup>e</sup> s. av. J.-C., avec un pic d'activité entre 525 et 450. La céramique non tournée y est très peu représentée (Gantès 1990).

Dans le vallon de la Font de Voire, contigu à ce Cirque du Puits du Lierre, deux abris ont livré un mobilier constitué majoritairement de céramique non tournée de cuisine (bord de lops ou de caccabé), coupes ou jattes, urnes : un mobilier qui ne semble donc pas être à destination votive. Après une première phase de fréquentation au Néolithique ou à l'âge du Bronze, une occupation est bien attestée à partir de la deuxième moitié du VI<sup>e</sup> s. av. J.-C. (coupe ionienne, lampe à réservoir ouverte type Agora 21A ou 22A en pâte claire massaliète, de la céramique grise onlée) et pendant le V<sup>e</sup> s. Les abris sont occupés également durant le second âge du Fer sans que l'on sache s'il y a eu rupture entre le V<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> s. av. J.-C. L'une des grottes est encore fréquentée à l'époque romaine (abri du fond, amphore gauloise, DSP grise et orangée). Il ne semble y avoir néanmoins aucun outil de transformation agricole, contrairement au site de Marseilleveyre, où abondaient les fragments de meules.

L'importante fréquentation de ce secteur du massif entre la seconde moitié du VI<sup>e</sup> et la fin du II<sup>e</sup> s. av. J.-C. est confortée par le mobilier conservé dans les musées marseillais, non localisé avec exactitude mais découvert dans le massif de Marseilleveyre.

On peut résumer le débat sur ces grottes à trois questions principales :

1. On s'est demandé depuis Bout de Charlemont quelle était la fonction de ces grottes : s'agissait-il d'habitats, éventuellement temporaires, de lieux de passage ou de lieux de culte ? Cette dernière hypothèse fait aujourd'hui consensus parmi les chercheurs depuis Paul Agostini (1967) et plus récemment Michel Bats (1986, 2001), L.-Fr. Gantès (1990), Patrice Arcelin et Jean-Louis Brunaux (2003), ceux-ci se fondant sur la destination presque exclusivement votive des objets découverts.

2 Gérin-Ricard H., Préhistoire et protohistoire dans Masson P. (dir.), *Les Bouches du Rhône. Encyclopédie départementale, 1<sup>re</sup> partie, Des origines à 1789*, Paris-Marseille, Librairie H. Champion/Archives Départementales des Bouches du Rhône, 1932, p.305 : « Boucher de Perthes y a trouvé des ossements humains en 1805 et MM. Fournier et Rivière y ont reconnu de la poterie robenhausienne et ossements indéterminables » ; Fournier E., *Feuille des Jeunes Naturalistes*, n°271.

Il faut probablement nuancer selon les grottes, qui ne semblent pas avoir eu toutes la même fonction. La fréquentation de certaines d'entre elles devaient répondre à des motivations religieuses, comme la grotte du Draïou, de l'Argile, mais d'autres semblent avoir servi soit de refuge, soit d'habitat, comme les deux grottes de la Font-de-Voire qui ont livré en outre des fragments de torchis<sup>3</sup>. Toutefois si l'habitat en grotte semble encore attesté en Provence au début du premier âge du Fer, trop peu de sites offrent des stratigraphies et des mobiliers réellement convaincants pour que l'on propose une occupation réelle comme habitat. Si certaines grottes peuvent être rattachées à des pratiques de déplacements pastoraux (le long de la Durance par exemple) (Kristiansen 1994), cette hypothèse reste ici une hypothèse de travail. En l'absence de sites bien conservés et documentés, il est difficile de trancher.

2. L'origine des occupants. La plupart des chercheurs se sont interrogés sur l'origine des visiteurs ou dédicants de ces grottes et ont pu d'ailleurs changer d'avis au cours du temps. Ils s'appuyaient pour cela sur la nature du mobilier, indigène ou grec, local ou importé, comme on l'a fait également pour d'autres sites, notamment celui de Saint-Marcel en partant du principe que la céramique indigène non tournée révélait l'identité non grecque des occupants de l'oppidum. Mais le débat reste ouvert, dans la mesure où, comme le soulignaient déjà Michel Bats (1988) ou Henri Tréziny (2010a), il faut se méfier de la méthode qui consisterait à identifier mécaniquement telle ou telle communauté ethnique en fonction de la céramique qu'elle utilise. Il faut tenir compte des mouvements commerciaux, et en contexte rural et agraire, la circulation des produits fabriqués ne se fait peut-être pas non plus comme dans le centre urbain. Le phénomène est probablement beaucoup plus complexe.

3. En ce qui concerne les grottes cultuelles, la discussion réside aujourd'hui sur l'identification de la ou des divinité(s) : nymphes locales, divinités chtoniennes ou Dionysos pour sa fonction de dieu de la vigne ? Les publications antérieures à la première moitié du XX<sup>e</sup> s., fidèle à une historiographie religieuse qui défendait l'existence chez les Anciens d'un sentiment animiste de la nature, proposaient l'hypothèse d'un culte des nymphes, personnification des grottes ou de l'eau. On a proposé aujourd'hui qu'il s'agisse de cultes chtoniens : la nature du lieu, avec l'éventuelle présence d'eau, l'indifférenciation

des offrandes et l'absence de dédicaces en seraient les preuves principales. L.-Fr. Gantès (1990), quant à lui, a proposé l'hypothèse d'un culte consacré à Dionysos pour les grottes de l'Argile et du Draïou : il s'appuie sur la présence d'objets liés au culte du dieu de la vigne : une coupe à yeux, et les vases à vin. Il met ce culte en relation avec la production viticole massaliète qui se développe dans la même période que la fréquentation des grottes, entre la deuxième moitié du VI<sup>e</sup> et le II<sup>e</sup> s. av. J.-C. avec un pic des dépôts d'offrandes entre 540 et 450 soit à l'apogée de la production massaliète. Hypothèse séduisante, mais on fera observer que les vases à vin, qui symbolisent les banquets ou offrandes en l'honneur de la divinité quelle qu'elle soit, sont des offrandes fréquentes dans tout culte grec.

Ces grottes et leur utilisation sont évidemment importantes pour l'extension de la chôra de Marseille grecque. Dans l'hypothèse de lieux de cultes fréquentés par les Massaliètes, il faut supposer que ces grottes faisaient partie intégrante de la chôra et que le culte s'est développé en lien avec la religion de la cité. Le bilan rapide dressé il y a quelques années par Michel Vidal et ses collègues pour le sud de la France, à partir des exemples aveyronnais, montre la spécificité de l'occupation des grottes marseillaises (Vidal *et al.*, 2000), plus ancienne et de nature différente.

### Recherches récentes

Entre 2008 et 2011, nous sommes intervenus sur le terrain par huit sondages restreints et une petite fouille dans les parties nord et est du site de Marseilleveyre, censées abriter des structures antiques. Il s'agissait de savoir si le site avait accueilli et selon quelle chronologie un habitat dense et organisé, dont les activités apparaissaient liées à l'exploitation de la terre, comme en témoignent les nombreux fragments de meules découverts. Devait-on envisager une occupation continue ou de simples hameaux installés sur certains plateaux ou vallons, comme semblait le suggérer la répartition des trouvailles ? Il fallait enfin vérifier l'existence de cette ligne de fortification que certains avaient notée sur le site. Si les habitants avaient jugé nécessaire de renforcer les défenses naturelles par un rempart, cela supposait qu'ils avaient l'intention d'en faire un établissement durable et pas un simple poste de défense destiné à servir de refuge en cas de danger.

Dans le secteur du dit « rempart », après nettoyage de la zone qui nous paraissait la plus intéressante, nous avons dégagé des blocs de taille importante qui ne formaient pas d'assises mais dépassaient largement les modules constatés habituellement sur les remparts protohistoriques – de l'ordre de 1 x 2 x 0,50 m. pour les plus

3 Bout de Charlemont (H.), « Les fouilles de Marseilleveyre », *Bulletin Société Préhistorique Française*, 11, 1914, p.109 : « un morceau de pisé, bien petit il est vrai, mais suffisant pour prouver l'emploi de ce genre de revêtement pour les parois des cabanes dont on peut reconnaître les fonds, tant dans ce cirque que dans celui du Puits du Lierre ».



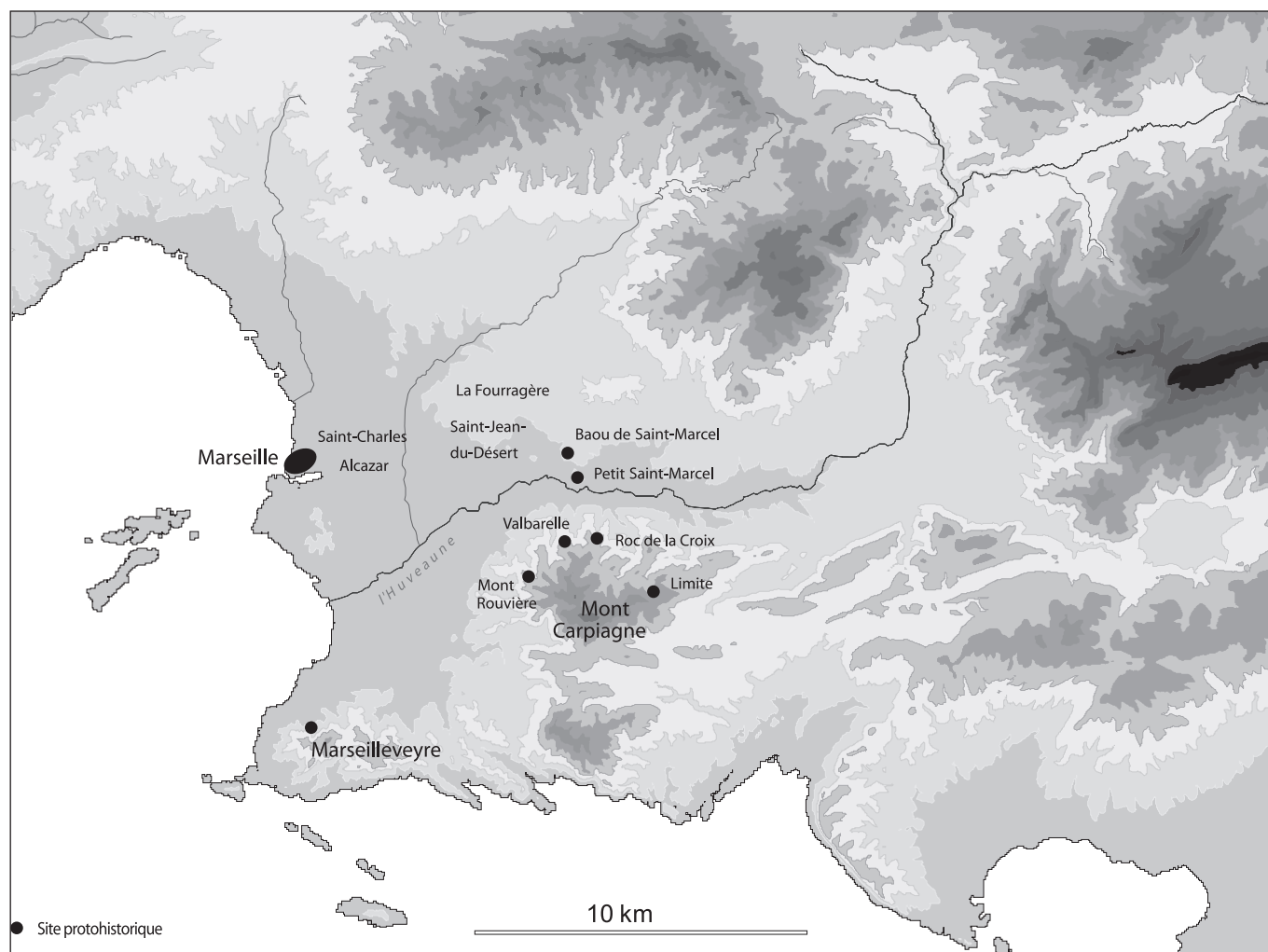


Fig. 1. Carte des sites protohistoriques, chantiers et massifs mentionnés dans le texte (V. Dumas CCJ pour le fond de carte, DAO L. Bernard).

importants. Le module des blocs, l'absence d'assises et le pendage des blocs les plus gros vers l'intérieur du rempart nous ont rapidement fait douter de l'existence d'une fortification à cet endroit. Le sondage réalisé perpendiculairement au rempart a révélé, sous le niveau de blocs, un niveau de cailloutis qui résultait en réalité du délitage des niveaux urgoniens du substrat – sur 40 cm environ. Un sondage de vérification, à l'arrière du dit « rempart », a confirmé la présence d'un niveau de cailloutis de délitage du substrat. En conclusion, l'absence de mobiliers ou de sols, le module comme le pendage des blocs d'urgonien excluent la présence d'un rempart protohistorique à cet endroit. C'est un résultat important sur la signification du site : en effet les superficies proposées dans la *Carte Archéologique* doivent être revues à la baisse (Gantès, Rothé 1995, p. 684-686) : en l'état de nos recherches, la superficie occupée est bien inférieure à ce qui était annoncé jusqu'à présent. Pour autant il semble que l'aménagement soit bien anthropique, il pourrait s'agir ici d'un cheminement implanté

aux époques moderne ou contemporaine, comme on en observe tant dans les massifs marseillais.

Sur le plateau principal au nord-est du site, sept sondages furent implantés en 2008 et 2010 de part et d'autre du mur moderne et une fouille en 2011 sur l'un de ces sondages, à la cote 222<sup>4</sup>. C'est là qu'avaient été identifiés la majorité des vestiges en dur, et notamment le grand bâtiment en blocs réguliers qui malgré les prospections répétées n'a pu être retrouvé. Seule la partie au nord du mur moderne a donné des résultats positifs, tandis que l'espace central était dépourvu de structures et même de mobilier, situation qu'il faut peut-être attribuer à l'installation de la voie EDF qui traverse une partie du site. Aucune structure de pierre n'a été mise au jour ; en revanche, des fragments de torchis et d'argile rubéfiée ont été identifiés, analogues à ceux que nous avons mis

4 Bernard, Collin Bouffier *et alii* 2008 ; Bernard, Collin Bouffier *et alii* 2010 ; Bernard, Collin Bouffier *et alii* 2011.

en évidence sur le site du Roc de la Croix<sup>5</sup>. Le négatif de ce qui semble avoir été un trou de poteau a également été découvert dans le sondage 2 de 2008. Par ailleurs, dans les quatre autres sondages positifs, le mobilier est abondant, voire très abondant et illustre une occupation humaine datée du VI<sup>e</sup> s. av. J.-C. En revanche, nous n'avons pas décelé de stratigraphie significative, les niveaux antiques apparaissant directement sous la terre végétale.

Les premiers comptages effectués varient en proportions selon qu'il s'agit de données de prospection, de sondages ou de la fouille, mais le lot de mobilier est cohérent bien qu'encore un peu limité pour proposer une interprétation chiffrée du faciès.

Sur la zone fouillée, les formes représentées sont globalement des conteneurs, amphores et urnes. On peut compter au moins 7 amphores étrusques, 1 amphore de Samos et au moins 3 urnes en CNT. Ce type de mobilier est destiné au stockage. Le diamètre des urnes en CNT est relativement important (entre 30 et 52 cm) ce qui laisse présager de grandes capacités de contenance. La vaisselle fine est presque absente : elle est représentée par la coupe en céramique grise monochrome.

En ce qui concerne la chronologie du site, elle peut être affinée, mais reste encore assez ouverte faute d'éléments permettant une datation précise. Les formes de la céramique non tournée sont des formes qui apparaissent dès le VII<sup>e</sup> s. av. J.-C. et leur utilisation peut couvrir jusqu'au V<sup>e</sup> s. av. J.-C. Les urnes de type CNT-PRO U3c et U3a sont utilisées entre 625/575 et 525 av. J.-C. Pour les amphores étrusques, les datations sont relativement similaires. On retiendra les deux fragments du type 1 / 2 de M. Py et J.-Ch. Sourisseau dont la diffusion couvre une période bien définie de 625 à 550 av. J.-C., comme *terminus ante quem*. La chronologie des types 3A et 3B est un peu plus floue (entre 625 et 525 av. J.-C.). Néanmoins leur facture témoigne d'un certain archaïsme caractérisée par des anses très fines et un profil fortement globulaire. Le fond d'amphore grecque de Samos ne permet pas à lui seul de distinguer la forme archaïque (A-GRE Sam 2/3) de son évolution (A-GRE Sam 4). La coupe en céramique grise monochrome est attestée dès 575 av. J.-C. et existe durant tout le VI<sup>e</sup> et le V<sup>e</sup> s.

Pour l'heure, nous posons l'éventualité d'une occupation entre la première moitié du VI<sup>e</sup> s. av. J.-C. et le ¾ de ce siècle, aucun des fragments ici observé ne pouvant permettre de conclusion définitive. Quant à identifier le type du gisement, il semble effectivement s'agir d'un habitat dont l'occupation semble continue mais de courte durée, d'après les vestiges céramiques.

Le faciès des campagnes de sondages comme de fouille renforce donc le faciès celto-ligure de l'établissement et conforte la datation connue pour le site, que l'on peut éventuellement faire remonter dans le VII<sup>e</sup> s. grâce aux spécificités du mobilier en CNT.

En effet, pour ce qui est de la céramique non tournée, ce sont essentiellement des vases de cuisine et de stockage que nous avons mis au jour. Les formes ouvertes sont des coupes tronconiques, écuelles et jattes connues dans d'autres contextes des VII<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> s. av. J.-C. Ainsi sur les sites de Saint Blaise ou sur le site de l'Arquet à Martigues et en Vaucluse sur le site des Brassière- sud, sur les sites des Gandus, la Baume des Donzère, sur le site des Ribauds à Mondragon. Les formes fermées sont constituées de pots et de jarres. Pour certaines formes, on connaît des parallèles dans le type I des urnes provençales de P. Arcelin et sur le site de Bourbousson I daté du V<sup>e</sup> s. av. J.-C. Pour d'autres, des profils similaires sont présents en Provence dans les formes Py U3a CNT PRO ou encore Arcelin 1971 Forme Ic, attribuables au VI<sup>e</sup> s. av. J.-C.

L'intérêt de cette céramique réside en particulier dans les décors observables sur certains fragments. Très stéréotypés, ils concernent essentiellement des panses. Ils se limitent aux techniques de l'impression et de l'incision. Deux registres décoratifs sont reconnus parmi ces fragments. En revanche, on a relevé l'absence du décor au peigne, caractéristique de la fin du premier âge du Fer en Provence et qui se développe pleinement durant le second âge du Fer.

Catégories de mobilier en contexte 2010-2011	Total structure
Céramiques non tournée	676
Amphore étrusque	681
Amphore de Grèce orientale	40
Amphore punique	199
Importations indéterminées	33
Grise monochrome	4
Total	1667

Fig. 2. Comptage céramique des mobiliers trouvés en contexte lors des campagnes 2010-2011.

<sup>5</sup> Bernard (L.), Collin Bouffier (S.), Copetti (A.), D'Ovidio (A.-M.) et Dumas (V.), Sondages sur le site du Roc de la Croix. Novembre 2006, rapport DRAC PACA, Aix-en-Provence, 2006 ; Bernard, Collin Bouffier *et alii* 2007 : Bernard (L.), Collin Bouffier (S.), Copetti (A.), Sondages sur le site du Roc de la Croix. Septembre 2007, rapport DRAC PACA, Aix-en-Provence, 2007.

### Bilan des recherches récentes sur le site

En association avec les résultats des prospections et des différents sondages, il est aujourd'hui possible de réinterpréter le site. Il ne s'agit plus en l'état de nos connaissances d'un « oppidum » fortifié d'une dizaine d'hectares à phases multiples, mais plutôt d'un petit établissement indigène au moins contemporain de l'implantation de la colonie phocéenne autour de 600 av. J.-C. et occupé au moins pendant le VI<sup>e</sup> s. Toute l'occupation lisible se concentre aujourd'hui entre le mur de propriété et la rupture de pente, plus précisément vers l'Est. Suite aux campagnes de sondages, la première fouille en aire ouverte, menée en 2011, permet de proposer l'existence d'un établissement agricole, pérenne, et bénéficiant d'importations méditerranéennes. Ce site a été abandonné, au cours du VI<sup>e</sup> s. av. J.-C. Une reprise possible du site n'a pas pu être observée lors de la fouille ; seuls des céramiques trouvées hors contexte permettent de proposer une occupation du plateau de Marseilleveyre plus tardivement.

Quelles questions se dégagent de ce bilan ?

### Les relations entre le site de Marseilleveyre et les grottes

D'après l'ensemble des données, le site de Marseilleveyre et les grottes offrent une phase commune : le VI<sup>e</sup> s., mais peut-être seulement la seconde moitié du siècle. Alors que l'établissement du plateau de Marseilleveyre semble s'arrêter au VI<sup>e</sup>, la fréquentation des grottes se prolonge jusqu'au III<sup>e</sup> ou II<sup>e</sup> s. av. J.-C. Pour chercher à comprendre les relations que les sites pouvaient avoir entre eux, il faut s'interroger sur les modes de circulation dans le massif et les cheminements possibles de l'établissement indigène aux grottes. Pour être brefs, depuis l'établissement de Marseilleveyre, on peut se rendre dans la plaine de Marseille par le vallon des Trois Gancets, donc vers la colonie phocéenne et vers la mer ; on peut s'enfoncer dans le massif, d'abord dans le cirque du Puits du Lierre où s'ouvrent les grottes cultuelles du Draïou, de l'Argile et du Puits du Lierre et où les occupants du plateau de Marseilleveyre pouvaient s'approvisionner en eau, puis dans le vallon de la Jarre, où se situent les deux abris de la Font de Voire. Ainsi parmi toutes les grottes inventoriées dans le massif, les seules grottes avec lesquelles l'établissement du plateau pouvait entretenir des rapports réguliers sont celles du cirque du Puits du Lierre, et du Vallon de la Jarre, qui sont les plus facilement accessibles. Ce secteur peut avoir été un point de rassemblement et de contact entre les indigènes du plateau et ceux du vallon de la Jarre autour des grottes. On peut supposer toutefois que l'établissement de Marseilleveyre, comme le suggère d'ailleurs sa position

topographique, puisqu'il est installé sur la partie nord du plateau et regarde vers la plaine, était davantage tourné vers les réseaux d'activités du bassin ; le suggèrent également les nombreux fragments de meules découverts sur le site. Vu la nature pédologique du massif de Marseilleveyre, il est difficile d'y localiser une culture céréalière alors qu'il offre un environnement propice au pastoralisme, mais en l'état, des études de paléosols manquent pour ces périodes sur le site. L'établissement de Marseilleveyre apparaît ainsi comme le point de passage obligé, car le plus rapide et le plus facile, de l'intérieur du massif vers la plaine de Marseille.

À partir du V<sup>e</sup> s. av. J.-C., l'établissement de Marseilleveyre semble abandonné et les grottes du Cirque du Puits du Lierre ont leur existence propre. L'essor de toutes les grottes cultuelles du massif, au moment où disparaît l'établissement du site de Marseilleveyre, peut être lu de deux manières. Soit les Celto-Ligures ont pu prolonger, par des offrandes venues de la cité grecque, servant de témoins des relations commerciales qui s'étaient tissées entre les uns et les autres, un culte initié par leurs ancêtres de la fin de l'âge du bronze ou du début de l'âge du fer. Mais en l'état des publications et au vu de l'ancienneté des fouilles, il est difficile, voire impossible de proposer des cultes celtiques sur ces grottes. Les sites celtiques en relation avec des grottes sont mal étudiés dans nos régions méditerranéennes aux âges des métaux. Pour n'en citer qu'un, l'aven Plérimond (Var), celui-ci présente un faciès mobilier tout à fait spécifique et fort éloigné des dépôts de Marseilleveyre qui représentent des rites plus grecs que celtiques (Boyer *et al.* 2006). Seule exception, mais sans certitude aucune, l'existence d'un fragment d'épée en bronze du premier âge du Fer, avec une provenance possible de Marseilleveyre pourrait attester d'un culte ou d'une sépulture (Rothé, Tréziny, 1995, p. 691). Soit les Massaliètes ont développé dans ces grottes un culte extra-urbain et il s'agira d'en comprendre la signification. Depuis les travaux devenus classiques de Pierre Vidal-Naquet sur l'éphébie (1981), puis de François de Polignac (1995, ch. 2-3), on a mis l'accent sur l'importance des confins dans l'appropriation de l'espace de ravitaillement, la chôra, et les représentations symboliques du territoire. Aux époques archaïque et classique, l'avancée spatiale de la polis et de l'exploitation agraire du territoire est jalonnée par la mise en place de sanctuaires destinés à marquer la frontière et l'extrémité des *eschatia*, régions ultimes de l'espace civique, que la collectivité laisse généralement en friche, du fait des risques de conflits frontaliers. Dans les aires d'expansion grecque, notamment en Sicile ou en Grande Grèce, les Grecs installent des sanctuaires qui peuvent assurer le lien avec les populations locales ou au contraire officialiser la prise de possession de l'espace



par la nouvelle cité. La défense du territoire et de ses limites est alors une priorité de la politique civique et militaire de la cité et est généralement confiée aux jeunes en cours de formation, les éphèbes, ou aux classes d'âge qui ne sont plus en état de servir à l'extérieur. Que ce soit la cryptie lacédémonienne ou l'éphébie attique, emblématiques de l'éducation du futur citoyen, mais que l'on retrouve dans d'autres cités grecques, la formation du futur hoplite passe par un séjour dans les zones sauvages de la chôra, où, par un processus d'inversion symétrique, le jeune mène une vie totalement contraire à celle qui caractérisera son existence de citoyen, à savoir des conditions de vie rude et austère marquées par l'isolement et le désordre. Parmi les dieux attestés dans ces rites d'initiation, outre Apollon ou Artémis, figure Dionysos. À Marseille, la destination culturelle des grottes de Marseilleveyre pourrait donc être mise en rapport avec les rites d'initiation des jeunes citoyens massaliètes. Elles sont difficiles d'accès, soit parce qu'elles sont dissimulées au regard, soit parce qu'elles sont ouvertes dans des falaises, et nécessitent un fort entraînement physique et une endurance caractéristiques des formations athlétiques et militaires. Cette sacralisation des grottes pourrait aussi être mise en relation avec la progressive exploitation de la plaine et la culture de la vigne, - ce qui conforterait l'hypothèse de L.- Fr. Gantès sur la consécration d'au moins certaines d'entre elles à Dionysos. La viticulture est aujourd'hui mieux attestée, comme le montre le bilan de Philippe Boissinot sur les parcellaires de Marseille (Boissinot 2010). Dès la seconde moitié du VI<sup>e</sup> s. av. J.-C., les Massaliètes ont pris possession de l'ensemble de la plaine de l'Huveaune, qu'ils consacrent à la viticulture. Les frontières du territoire ont alors été repoussées aux collines bordant la plaine. On ne connaît pas pour l'instant de sanctuaires monumentaux dans le territoire massaliète, ni dans la plaine de l'Huveaune, ni à ses limites. Les grottes culturelles du Draïou, de l'Argile et du Puits du Lierre peuvent avoir permis au centre politique d'embrasser l'ensemble du territoire en déléguant aux jeunes citoyens le contrôle de zones considérées comme sauvages ou dangereuses, d'autant que leur plus grande période de fréquentation correspond précisément à l'époque d'appropriation de la plaine et de mise en place de l'exploitation viticole, entre 540 et 450.

### **Les relations entre l'établissement de Marseilleveyre, les autres sites identifiés sur la région et la cité grecque de Massalia**

Les résultats du PCR, complétés par les prospections inventaires d'Anne-Marie d'Ovidio sur les zones incendiées de Saint Cyr/ Carpiagne (D'Ovidio 2010), ont révélé l'occupation d'un certain nombre de replats des

collines sud de Marseille depuis le col de la Limite jusqu'à Marseilleveyre. Plusieurs sites datés dès la première moitié du VI<sup>e</sup>, voire dès le VII<sup>e</sup> s., ont été repérés. Le mieux connu pour l'instant est celui dit du Roc de la Croix au sud des deux buttes de Saint-Marcel sur la rive gauche de l'Huveaune : il a livré un mobilier, constitué à 80 % environ de céramique non tournée, et à moins de 20 % de céramique importée (en particulier amphore étrusque, phénico-punique, corinthienne, attique à la brosse). Des fragments de céramique indigène décorée sont comparables à celle que l'on connaît pour la fin du VII<sup>e</sup> - début VI<sup>e</sup> s. av. J.-C. sur le site de Tamaris (Duval 1998), ou du 1<sup>er</sup> quart du VI<sup>e</sup> s. sur le site de Saint-Blaise. L'absence totale d'amphore massaliète et l'unique échantillon de céramique claire massaliète incitent à ne pas abaisser la chronologie du site après 550/540. En revanche, comme sur le site de Marseilleveyre, aucune structure en dur n'a été mise au jour : seuls des fragments de torchis en assez grande quantité sur la terrasse sommitale du Roc de la Croix attestent la présence d'un bâtiment en matériau périssable dont il ne reste aucune trace au sol. L'occupation pérenne du site est confirmée par la présence de fragments de meules en basalte qui témoignent d'activités locales de transformation des céréales.

D'autres sites ont été repérés sur cette même rive gauche de l'Huveaune. Au nord du mont Lantin, un éperon barré, situé au col de la Limite a livré en prospection du mobilier des VI<sup>e</sup> / V<sup>e</sup> s. av. J.-C. dont de l'amphore étrusque. À la Valbarelle, petit plateau rocheux, situé en amont de l'Huveaune à l'entrée du bassin de Marseille, l'occupation décelée dans le cadre du PCR a été précisée par Anne-Marie d'Ovidio. Si l'on entre dans la plaine de Marseille, cette fois, sur la face occidentale du massif de Saint-Cyr et de la Gineste, qui borde au sud-ouest la plaine de Marseille, les prospections ont également localisé des fréquentations de l'Âge du fer (VI<sup>e</sup>, puis fin du second âge du fer) : un des versants du mont Rouvière offre la même physionomie que la Limite ou le Roc de la Croix, soit un éperon dominant les alentours. Les prospections de A.-M. d'Ovidio ont ajouté un nouveau site à celui du mont Rouvière identifié en 2007 : le site de Castel Roc, identifié sur le promontoire occidental du massif de Sainte Croix, d'une géomorphologie comparable au précédent.

En conclusion, si l'on cherche à comprendre ce qui se passe dans la partie méridionale du bassin de l'Huveaune, il semble qu'on puisse dégager les hypothèses suivantes. Si tous ces sites existent bien au moment de la fondation de Marseille, et s'ils abritent des habitats en matériaux périssables, comme à Marseilleveyre ou au Roc de la Croix, on peut suggérer que vers 600, lorsque les Phocéens arrivent dans la calanque, les

habitats indigènes, peut-être disséminés en quelques hameaux de rares maisons, constituent une sorte de ceinture au sud de Marseille. À l'entrée de l'Huveaune dans la plaine d'Aubagne, trois sites, la Limite, le Roc de la Croix, la Valbarelle, offrent une situation stratégique de première qualité. Ils balisent en quelque sorte l'accès aux vallons intérieurs du mont Saint Cyr et du mont Carpiagne, dans lesquels on pouvait pratiquer une agriculture favorisée par des aménagements de terrasses exploitant les pentes, ou plus vraisemblablement un élevage d'ovins, qui pourrait justifier une installation éventuellement intermittente des hauteurs. Ils offrent également des possibilités de refuge en cas de danger sur la moyenne vallée de l'Huveaune ou d'invasion depuis la plaine de Marseille et peuvent témoigner d'une fréquentation de la zone sans pour autant avoir accueilli d'habitat permanent. Sur la partie sud-ouest du bassin, les sites connus ouvrent également vers des zones de pâturage ou d'exploitation agraire, comme Marseilleveyre ou Castel Roc tandis que celui du mont Rouvière surplombe la voie d'accès aux monts de la Gineste et à la route de Cassis. Peuvent-ils suggérer la présence d'une ligne d'occupation des crêtes, en surplomb de l'Huveaune ? L'hypothèse que nous avons envisagée en 2010 (Bernard, Collin Bouffier et Tréziny 2010), à savoir de véritables habitats défendus éventuellement par des fortifications, sur le modèle de ce que semblait être l'établissement de Marseilleveyre, semble pour l'instant improbable. Les différents murs repérés lors des prospections sont en réalité modernes, murs de terrasse, murs de clôture de propriétés, murs de pacage du bétail, il ne s'agit pas de fortifications. On peut également faire l'hypothèse de simples postes de garde installés sur des sommets panoramiques : la problématique de l'intervisibilité prend ici tout son sens vu la situation topographique des sites identifiés jusqu'à présent. C'est suggérer néanmoins que les populations environnantes se sentaient menacées. Quels auraient été les périls ? Marseille ou les populations indigènes elles-mêmes, dont le texte de Justin (43.4) évoque l'organisation en chefferies réunies pour le mariage de la fille de Nannos ? En tout cas, la fortification de Saint-Marcel dans le second quart du VI<sup>e</sup> s. av. J.-C., sur un site très probablement antérieur à la fondation de la cité phocéenne, – comme le suggère la présence d'une épingle vasiforme (Bernard 2003, p. 120 et 133, 243) – doit probablement être mise en rapport avec le progressif abandon des sites repérés récemment. Si la durée de vie de ces établissements ne dépasse pas la seconde moitié du VI<sup>e</sup> s. av. J.-C., voire la première moitié du V<sup>e</sup> s., on peut s'interroger sur les relations qu'ils ont entretenues avec les sites des Baou de Saint-Marcel. Le « verrou » de Saint-Marcel occupe en effet une situation privilégiée,

contrôlant la vallée de l'Huveaune entre deux plaines cultivables, celles de l'embouchure de l'Huveaune à l'Ouest, celle d'Aubagne à l'Est. Le site est rapidement structuré par la construction d'un rempart et organisé selon un début de schéma urbain. Y a-t-il eu un phénomène de vases communicants, Saint-Marcel se peuplant des indigènes qui quittaient les campements des hauteurs ? Il semble bien qu'il se peuple progressivement et la disparition plus ou moins lente des établissements ou des campements celto-ligures antérieurs pourrait bien avoir favorisé son essor. En 2010, nous avons proposé plusieurs hypothèses, qui d'ailleurs ne s'excluaient pas. La première était que des populations qui vivaient plus à l'intérieur des terres se rapprochaient de la côte et des circuits commerciaux mis en place par la nouvelle colonie. C'est bien ce qui semble apparaître des recherches récentes sur les massifs sud de la plaine marseillaise. La seconde proposait que des populations, vivant dans les plaines et bas de pente, de façon relativement dispersée, se soient regroupées pour des raisons de sécurité sur les premières hauteurs. Mais jusqu'à présent, aucun témoignage archéologique ne nous a permis de la mettre en lumière. L'attestation d'un site à la Campagne Allemand n'a pas prouvé d'occupation antérieure au V<sup>e</sup> s. av. J.-C. (Boissinot 1998). C'est l'expansion territoriale de Marseille, et en particulier sa mainmise sur les terres fertiles de la basse vallée de l'Huveaune, qui inciterait les populations indigènes à modifier leur habitat. Le cas de l'oppidum de Saint-Marcel qui continue à diviser les chercheurs sur les circonstances et les auteurs de sa fondation est emblématique de ces rapports mouvants et difficiles à appréhender entre les Massaliètes et les indigènes du territoire. En ce qui concerne Marseilleveyre, les prochaines campagnes de fouille devraient permettre de confirmer ou d'infirmer nos premières conclusions.

## Bibliographie

- Agostini 1965** : AGOSTINI (P.) – Contribution à la connaissance du peuplement du massif de Marseilleveyre. *Provincia*, V, 268, mai 1965, p. 205-207.
- Agostini 1967** : AGOSTINI (P.) – Le massif de Marseilleveyre. *Provence Historique*, XVII, 70, p. 333-359.
- Arcelin 1971** : ARCELIN (P.) – *La céramique indigène modelée de Saint-Blaise (Saint-Mitre-les-Remparts, Bouches-du-Rhône), niveaux proto-historiques VII-VI*. Paris, Ophrys, 1971, 182 p.
- Arcelin, Brunaux 2003** : ARCELIN (P.), BRUNAUX (J.-L.) dir. – Cultes et sanctuaires en France à l'âge du Fer. *Gallia*, 60, 2003, p. 243-247.
- Bats 1986** : BATS (M.) – Le territoire de Marseille grecque : réflexions et problèmes. In : Bats (M.), Tréziny (H.) dir. – *Le territoire de Marseille grecque. Actes de la table ronde d'Aix en Provence (16 mars 1985)*. Aix, Publications de l'université de Provence, 1986, p. 17-42. (*Etudes Massaliètes*, 1).
- Bats 1988** : BATS (M.) – *Vaisselle et alimentation à Olbia de Provence (v.350-v.50 av. J.-C.). Modèles culturels et catégories céramiques*, Paris, CNRS, 1988, 271 p. (Suppl. RAN, 18).

- Bats 2001** : BATS (M.) – La chôra de Massalia ? In: *Problemi della chora coloniale dall'Occidente al Mar Nero. Atti del Quarantesimo Convegno di Studi sulla Magna Grecia, Taranto 2000*. Tarente, Istituto per la storia e l'archeologia della Magna Grecia, 2001, p. 491-512.
- Bernard 2003** : BERNARD (L.) – *Confrontation de deux régions de l'Europe celtique à l'âge du fer : les cas de la Provence et du Baden-Württemberg*, Thèse de doctorat sous la direction de D. Garcia, Université de Provence, Aix-Marseille 1, Aix-en-Provence 2003.
- Bernard, Collin Bouffier et alii 2006** : Bernard (L.), Collin Bouffier (S.), Copetti (A.), D'Ovidio (A.-M.) et Dumas (V.) – *Sondages sur le site du Roc de la Croix*. Novembre 2006, rapport DRAC PACA, Aix-en-Provence, 2006
- Bernard, Collin Bouffier et alii 2007** : Bernard (L.), Collin Bouffier (S.), Copetti (A.) – *Sondages sur le site du Roc de la Croix*. Septembre 2007, rapport DRAC PACA, Aix-en-Provence, 2007.
- Bernard, Collin Bouffier et alii 2008** : BERNARD (L.), COLLIN BOUFFIER (S.), COPETTI (A.), D'OVIDIO (A.-M.) – *Sondages sur le site de Marseilleveyre*. Aix-en-Provence, SRA PACA, 2008.
- Bernard, Collin Bouffier, Isoardi 2010** : BERNARD (L.), COLLIN BOUFFIER (S.), ISOARDI (D.) – *Sondages sur le site de Marseilleveyre*, Aix-en-Provence, SRA PACA, 2010.
- Bernard, Collin Bouffier, Tréziny 2010** : BERNARD (L.), COLLIN BOUFFIER (S.), TRÉZINY (H.) – Grecs et indigènes dans le territoire de Marseille. In : TRÉZINY (H.) dir. – *Grecs et indigènes de la Catalogne à la mer noire*. Errance, Paris, 2010, p.131-145. (BIAMA, 3).
- Bernard, Bouffier, Copetti 2011** : BERNARD (L.), BOUFFIER (S.), COPETTI (A.) et al., - *Oppidum de Marseilleveyre. Campagne 2011*, Aix-en-Provence, SRA PACA, 2011.
- Boissinot 1998** : BOISSINOT (Ph.) – Un lot de DSP dans le faubourg de Saint-Barnabé à Marseille. Les données stratigraphiques. In : Bonifay (M.), Carre (M.-B.), Rigoir (Y.) dir. – *Fouilles à Marseille : les mobiliers (I<sup>er</sup> - VII<sup>e</sup> siècles ap. J.-C.)*. Lattes-Aix-en-Provence, ADAM-Errance, 1998, p.283-285 (*Etudes Massaliètes*, 5).
- Boissinot 2010** : BOISSINOT (Ph.) – Des vignobles de Saint-Jean Du Désert aux cadastres antiques de Marseille. In : Tréziny (H.) dir. – *Grecs et indigènes de la Catalogne à la mer noire*. Errance, Paris, 2010, p. 147-154 (BIAMA, 3).
- Bout de Charlemont 1912a** : BOUT DE CHARLEMONT (H.) – Au sujet des découvertes dans le massif de Marseilleveyre. *Bulletin Société Préhistorique Française*, 9, 1912, p. 161-162.
- Bout de Charlemont 1912b** : BOUT DE CHARLEMONT (H.) – Sommaire des fouilles et recherches faites à ce jour dans le massif de Marseilleveyre. *Bulletin Société Préhistorique Française*, 9, 1912, p. 535-536.
- Bout de Charlemont 1913** : BOUT DE CHARLEMONT (H.) – Inventaire sommaire de mes fouilles et recherches à Marseilleveyre. *Bulletin Société Archéologique de Provence*, 19, 1913, p. 282-283.
- Bout de Charlemont 1913(1912)** : BOUT DE CHARLEMONT (H.) – Découvertes dans le massif de Marseilleveyre. *Bulletin Société Archéologique de Provence*, 18, 1912 (1913), p.236-245.
- Boyer et al. 2006** : BOYER (R.), DEDET (B.), MARCHAND (G.) – L'aven sépulcral de Plérimond à Aups, Var (VI<sup>e</sup> s. av. J.-C.). *Gallia*, 63, 2006, p. 171-209.
- Clerc 1927-1929** : CLERC (M.) – *Massalia. Histoire de Marseille dans l'Antiquité, des origines à la fin de l'Empire romain d'Occident (476 apr. J.-C.)*. Marseille, Lafitte, 1927-1929.
- Collin Bouffier 2002** : COLLIN BOUFFIER (S.) dir. - *Rapport de prospection thématique. Zone 13 : occupation du sol dans le bassin de Marseille de la Préhistoire à l'époque moderne*. Allauch, Château-Gombert, l'Estaque, Marseilleveyre. Aix-en-Provence, SRA PACA, 2002.
- Collin Bouffier 2009** : COLLIN BOUFFIER (S.) dir. - *L'occupation du sol dans le bassin de Marseille : de la Préhistoire à l'époque moderne. Document final de Synthèse 2007-2009*. Aix-en-Provence, SRA PACA, 2009.
- D'Ovidio 2010** : D'OVIDIO (A.-M.) – *Marseille. Zones incendiées ouest Saint Cyr/Carpiagne*, Bilan scientifique 2010, Aix-en-Provence, DRAC PACA.
- Daumas 1934** : DAUMAS (G.) – L'oppidum de Marseilleveyre. *Provincia*, XIV, 1934, p. 84-92.
- Daumas 1936** : DAUMAS (G.) – Inventaire des objets de la Collection de la Société en dépôt au Musée d'Archéologie de Marseille (Parc Borély). *Provincia*, 16, 1936, p. 301-310.
- Duval 1998** : DUVAL (S.) – L'habitat côtier de Tamaris (13). *Documents d'Archéologie Méridionale*, 21, 1998, p. 133-180.
- Gantès 1990** : GANTÈS (L.-Fr.) – Marseilleveyre. In : *Voyage en Massalie. 100 ans d'archéologie en Gaule du Sud. Musées de Marseille*. Marseille, Musées de Marseille/Edisud, 1990, p. 156-161.
- Gantès, Rothé 2005** : GANTES (L.-Fr.), ROTHÉ (M.-P.) – Notice 232. In : Rothé (M.-P.), Tréziny (H.) dir. – *Carte archéologique de la Gaule. Marseille et ses alentours. 13/3*. Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2005, p.685-691.
- Garnier 2000** : GARNIER (J.-L.) – *Notice sur l'oppidum de Marseilleveyre*, Aix-en-Provence, SRA PACA, octobre 2000.
- Gilles 1876** : GILLES (I.) – *Marseille depuis 3000 ans, celtique, grecque et chrétienne*. Draguignan, 1876.
- Guichard, Dedet 2002** : GUICHARD (V.), DEDET (B.) – *Archéologie du TGV Méditerranée : fiches de synthèse. Tome 2, la Protohistoire*. Lattes, Association pour la recherche archéologique en Languedoc oriental, 2002 (MAM, 9).
- Kristiansen 1994** : KRISTIANSEN (K.), JENSEN (J.) éd. - *Europe in the first millennium B.C*. Sheffield, J. R. Collis publications, 1994 (Sheffield archaeological monographs 6).
- Lattara Dicocer** : LATTARA 06 - PY (M.) (dir.) – *Dictionnaire des céramiques antiques (VII<sup>e</sup> s. av. n. è. - VII<sup>e</sup> s. de n. è.) en Méditerranée nord-occidentale (Provence, Languedoc, Ampurdan)*, 1993, réimp. 2007.
- Marsolat 2005** : MARSOLAT (A.-L.) – *Les grottes de Marseilleveyre. Inventaire et étude de matériel*. Université de Provence, Aix-en-Provence, 2005.
- De Polignac 1995** : DE POLIGNAC (F.) – *La naissance de la cité grecque : cultes, espace et sociétés, VIII<sup>e</sup> – VII<sup>e</sup> siècles*, Paris, La Découverte, 1996, 230 p.
- Rothé, Tréziny 2005** : ROTHÉ (M.-P.), TRÉZINY (H.) dir. – *Carte archéologique de la Gaule. Marseille et ses alentours. 13/3*. Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2005, 925 p.
- Tréziny 2010a** : TRÉZINY (H.) – Note sur les céramiques indigènes présentes à Marseille. In : Tréziny (H.) dir. – *Grecs et indigènes de la Catalogne à la mer Noire*. Errance, Paris, 2010, 726 p. (BIAMA, 3).
- Tréziny 2010b** : TRÉZINY (H.) dir. – *Grecs et indigènes de la Catalogne à la mer Noire*. Errance, Paris, 2010, 726 p. (BIAMA, 3).
- Vasseur 1914** : VASSEUR (G.) – *L'origine de Marseille. Fondation des premiers comptoirs ioniens de Massalia vers le milieu du VII<sup>e</sup> siècle. Résultats des fouilles archéologiques exécutées à Marseille dans le Fort Saint-Jean*. Marseille, 1914.
- Vidal et al. 2000** : VIDAL (M.), VERNHET (A.) et PUJOL (J.) – Les grottes sanctuaires : à propos des exemples aveyronnais, première approche d'une étude comparative étendue au sud de la France et à la péninsule ibérique. In : DEDET (B.), GRUAT (Ph.), MARCHAND (G.), PY (M.), SCHWALLER (M.) – *Aspects de l'Âge du Fer dans le Sud de Massif Central. Actes du XXI<sup>e</sup> colloque international de l'Association française pour l'étude de l'Age du fer, Conques-Montrozier 8-11 mai 1997*. Lattes : Association pour la recherche archéologique en Languedoc oriental, 2000, p. 65-80. (MAM, 6)
- Vidal-Naquet 1991** : VIDAL-NAQUET (P.) – *Le Chasseur noir : Formes de pensée et formes de société dans le monde*, Paris, La Découverte 1991 [1981], 490 p.